

Contre-sommet de l'Otan à Strasbourg

L'eau tranquille fend la pierre

Wolfgang Hertle

En Allemagne aussi on a beaucoup discuté des causes et des conséquences de la violence qui a marqué le sommet anti-Otan de Strasbourg. Du point de vue de Peter Strutinsky, du Conseil pour la paix (*Friedensratschlag*), trois facteurs ont conduit à l'escalade de la violence.

1. Sarkozy aurait donné à la police une consigne claire : aucun manifestant ne doit pouvoir pénétrer le centre de la ville. Le trajet imposé à la manifestation, qui menait exclusivement à travers la zone industrielle du port, fut considéré comme une provocation.

2. La police a regardé tranquillement les incendiaires mettre le feu à l'ancien poste de douane et n'est entrée en action que lorsque l'hôtel Ibis et la pharmacie ont également brûlé. C'était là le motif tout trouvé, ou plus exactement le prétexte, pour fermer le pont de l'Europe aux manifestants qui s'étaient rassemblés de l'autre côté du Rhin, à Kehl.

3. La violence destructrice n'est pas excusable. L'appel des organisateurs à la fusion de tous les groupes, donc aussi du Black Bloc, était également irresponsable¹.

De son côté, Stefan Philipp, de *Forum Pazifismus*, considère que des provocateurs policiers sont parvenus, avec le concours d'éléments violents ne dépendant pas de l'État, à détourner

1. Source : *Matériaux pour la campagne du 60e anniversaire de l'Otan à Strasbourg — Auswertungsmaterialien zur Kampagne anlässlich des 60. Geburtstages der Nato in Straßburg / Kehl / Baden-Baden* (Hrsg: Reiner Braun, Peter Delis, Monty Schädel), www.no-to-nato.org.

l'attention des idées et de la détermination de dix mille manifestants, à faire prendre ceux-ci en otages et à jeter le discrédit sur leurs revendications.

Katrin Vogler (*Bund für Soziale Verteidigung* – Union pour la défense sociale) a formulé la critique suivante : il y avait, du côté des groupes initiateurs de cette manifestation, un consensus sur l'action, mais aucune stratégie sur la manière de faire respecter ce consensus par des groupes qui n'en tenaient pas compte. Les organisateurs eux-mêmes contribuèrent à une trop forte focalisation sur la police, ce qui eut pour conséquence d'effaroucher des fractions du mouvement peu disposées à la violence. Ce qui l'amène à demander qu'on analyse au préalable les risques éventuels et qu'on prépare des plans alternatifs pour le pire des cas, celui par exemple où la manifestation devrait être annulée².

Ulrike Laubenthal et Hans-Peter Richter (*Sichelschmiede* – « la Forge des faucilles »³) proposent des réflexions similaires. « [...] Des milliers étaient en route pour Strasbourg, qui ne voulaient que manifester pacifiquement et n'étaient pas préparés à devoir se

battre pour que cela soit possible. Des milliers d'autres étaient également en route, prêts à se battre pour le droit – y compris par la violence – et qui du coup fournissaient à la police les arguments dont elle avait besoin pour justifier son intervention. Ces deux ingrédients constituaient le meilleur mélange pour une police qui avait pour but d'étouffer la manifestation dans l'œuf. [...] Le gouvernement avait un besoin urgent de violence du côté des manifestants. Supposons que ce jour-là il n'y ait pas eu de violence de la part des manifestants. Pas de colonnes de fumée au-dessus de l'hôtel, pas d'abribus démolis, pas d'habitants en colère, même pas d'encagoulés. Admettons que la police aurait du début à la fin utilisé ses gaz lacrymogènes et ses grenades aveuglantes exclusivement contre des gens ne participant en aucune manière à l'escalade de la violence. Le prix politique à payer aurait été trop élevé pour être acceptable. Nous ne saurons jamais quelles violences ont été commises par des agents provocateurs, et lesquelles par « d'authentiques » manifestants. Ce qui est sûr, c'est qu'elles ont toutes servi le camp opposé. [...] Si cette radicalisation amène une disposition croissante à la contre-violence, elle fournit aussi le motif, tout autant que la justification, d'une répression plus large. Ce qui a pour effet qu'un groupe de plus en plus réduit devient toujours plus radical, alors que de plus en plus de gens se retirent complètement – parce qu'ils ont peur des conséquences et/ou parce qu'ils ne veulent pas participer à une résistance militante⁴. »

Pour Andreas Speck (*War Resisters' International*), qui a participé à

2. Discussion sur les événements de Strasbourg. *Diskussion zu den Ereignissen in Strassburg*, www.zc-online.de/nato-auswertung

3. « Atelier pour la paix dans les landes de Kyritz-Ruppin », créé pour soutenir la lutte de la population contre l'implantation d'un « Bombodrome » (dont il sera question plus loin) et faire le lien entre la résistance locale et le Mouvement de la paix allemand et international (note du traducteur). Cf. <http://www.sichelschmiede.org/francais/index.htm>

4. Laubenthal/Richter: *Gedanken zur Spektren übergreifenden Zusammenarbeit – Reflexions sur une coopération dépassant les limites des courants*. <http://otan.divergences.be/spip.php?article108>.

l'Union pour les blocages non-violents de l'Otan (Nato-Zu)⁵, il semble rétrospectivement que les autorités françaises voulaient qu'on en arrive à la violence. Après de longues difficultés avec les instances officielles, on n'est arrivé à des accords sur le camp qu'une semaine avant le début. Jusqu'au bout il n'y eut pas d'entente sur le parcours de la manifestation, tout juste sur le point de départ. Les autorités ne voulaient en aucun cas d'un trajet atteignant le centre ville, ce qui était inacceptable pour les organisateurs.

Il y aurait eu une foule d'agents provocateurs, mais aussi du côté des manifestants assez de gens qui ne recouraient que trop volontiers à la violence. A. Speck précise que le « Black Bloc » n'est pas une organisation, mais plutôt une tactique utilisée par un grand nombre de groupes anti-autoritaires qui entretiennent entre eux des liens souples. La confrontation violente aurait été prévisible, mais l'étendue et l'arbitraire de la violence auraient été choquants pour la plupart.

Selon l'analyse de Speck, « trois nœuds de problèmes étaient liés et se renforçaient mutuellement » :

- Une stratégie de confrontation violente de la part de groupes « autonomes » qui se fient à l'anonymat et utilisent sans concertation et malgré eux d'autres manifestants pour assurer leur propre protection.

- La violence des banlieues françaises appauvries, qui se mêlait à celle des autonomes mais ne poursuivait guère de buts politiques.

- L'utilisation par l'Etat d'agents provocateurs, facilitée par l'anonymat et le mélange déjà mentionné.

Quelles fins, quels moyens, quels groupes-cibles ?

Plutôt que de se plaindre du caractère massif de la répression ou de l'intervention irresponsable des engagés noirs, il est important pour une politique d'émancipation par le bas d'analyser le déroulement et les effets d'actions comme celles du contre-sommet de Strasbourg, et de les évaluer à partir de ses propres convictions. Quel est le but de ces actions, à qui s'adressent-elles ? La radicalité verbale du genre « couler l'Otan » détourne des tâches réalisables : des manifestants ne peuvent rien empêcher réellement lors de rencontres de chefs d'État. Les gouvernants sont protégés, il ne reste en face que les médias et les forces de répression. Quel sens est-ce que cela peut avoir de se bagarrer avec la police, qui de toute façon est la plus forte en matière de violence ? Quand le mouvement de protestation se laisse imposer par l'adversaire le lieu et l'heure de la confrontation, et se place sur son terrain en ce qui concerne les moyens, l'opinion n'est informée que de la violence réciproque et non pas des raisons pour lesquelles nous refusons une alliance qui assure à l'échelle mondiale, par la violence militaire, ressources et puissance aux pays riches.

Il est politiquement plus judicieux de dénoncer l'Otan là où la population rencontre l'armée dans le quotidien, là où elle se fait stresser par les manœuvres, là où sa vie est affectée par les militaires. Dans ce cas on peut montrer plus

5. Zu signifie *Ziviler ungehorsam* : désobéissance civile (NDT).

facilement comment l'argent des impôts est gaspillé pour la production d'armement, comment la situation économique et sociale, chez nous et dans les pays exploités, dépend du fait que nous continuons à tolérer et financer le complexe militaire. Si des contre-sommetts peuvent avoir un sens, c'est en permettant, avec le soutien des médias, de communiquer à la population des arguments critiques et des revendications conséquentes. Des actions non-violentes intelligentes sont susceptibles de dramatiser les situations et de gagner des sympathies. Cette sorte de pratique permet la plus grande participation possible aux processus de décision, c'est le préalable à une entreprise commune et déterminée.

Politique d'alliance et impact sur l'opinion

Dans la situation idéale, des groupes implantés dans un lieu invitent à des actions communes. Lorsque, dans la phase de préparation, la connaissance des conditions locales se relie aux expériences que des militants ont tirées d'autres conflits, l'information sur le sens et les formes de l'action passe dans les meilleures conditions auprès de l'opinion régionale. On ne peut pas pallier facilement la faiblesse d'une base locale. Il y a cependant de bons exemples montrant comment des groupes extérieurs ont réussi, avec

invention et empathie, à propager du courage, de sorte que les habitants prennent par la suite leurs propres affaires en main. L'Otan n'est pas un problème local, il était donc légitime et nécessaire que des hommes et des femmes de nombreux pays se déplacent à Strasbourg pour protester contre le sommet.

Au Comité international de coordination No-to Nato 2009 (ICC - *International Coordinating Committee*) des représentants du mouvement pacifiste français redoutaient que des actions de la Désobéissance civile ne mettent en danger la manifestation de masse et risquent de conduire à des confrontations violentes, ce qui détournait l'ICC de l'organisation de blocages. Ce n'est qu'en février que fut créée l'union souple Block-Nato pour des actions de désobéissance civile à Strasbourg. Block-Nato était formé entre autres par le réseau post-autonome « *Interventionistische Linke* » (Gauche interventionniste) et par « *Solid* », une organisation de jeunesse socialiste (l'un et l'autre d'origine allemande), par des « désobéissants » français et par la coalition non-violente internationale Nato-Zu dont faisaient partie des représentants de *War Resisters International*, *Vredesaktie* (Action pour la paix, Belgique) et des organisations pacifistes et non-violentes allemandes. On a remarqué que des groupes comme le MIR (6), l'UPF (Union pacifiste) ou le MAN (Mouvement pour une alternative non-violente) n'ont pas mobilisé pour des blocages non-violents à Strasbourg, sans toutefois justifier officiellement cette abstention. Le scepticisme a gagné aussi les groupes non-

6. Le MIR, Mouvement international de la réconciliation (en anglais IFOR : International Fellowship of Reconciliation) est né en août 1914 d'une prise de conscience de chrétiens de nationalités et de confessions différentes, confrontés au scandale de la guerre (note du traducteur).

violents allemands parce que les informations venant de France ne parlaient quasiment que de la ligne dure de la police, et des autonomes qui n'excluaient pas la violence.

Par ailleurs, la différence des langues gêne la coopération entre les groupes des deux rives du Rhin, et au problème linguistique s'ajoute la différence des cultures. C'est ainsi qu'en France on comprend souvent sous le terme de blocage (qui signifie en allemand *sit in pacifique*) l'idée de la barricade (et l'affrontement violent avec la police). À l'inverse, « militant » désigne en allemand un délinquant politique.

Préparation à la désobéissance civile et engagement personnel au comportement non-violent

Certains pensent qu'il n'existe pas en France de traditions comparables aux campagnes allemandes de désobéissance civile. Qu'est devenue la mémoire des combats populaires de résistance non-violente sur le Larzac, avec les LIP, à Marckolsheim⁷, etc. ? Dans les années 70, beaucoup d'adhérents de groupes allemands d'action non-violente ont fait le voyage en France pour apprendre auprès des mouvements écologistes, antimilitaristes et libertaires l'esprit et la pratique de la désobéissance civile. En Allemagne, très peu de jeunes militants sont informés du développement de la désobéissance civile ; on ne trouve guère de textes sur l'histoire des mouvements non-violents dans le pays même⁸. C'est pour cette raison que j'insère dans ces observations actuelles un rappel des expériences menées au cours de quarante années en Allemagne de l'ouest par des groupes non-violents.

À partir de 1968, un vaste mouvement d'initiatives de citoyens (*Bürgerinitiativen*) a suivi, en République fédérale, la décomposition de l'opposition extraparlamentaire. Dans sa marge se sont développés divers groupes et commandos de résistance armée. Se situant entre ces courants, deux regroupements rejetaient la violence pour des raisons différentes : d'un côté la gauche légaliste, y compris le Parti communiste, qui se souciaient de leur image bourgeoise, de l'autre des groupes d'action non-violente qui étaient prêts à franchir les limites de la légalité par la désobéissance civile.

La question de la violence est sans cesse remise en discussion dans les mouvements sociaux. Quelques combats populaires avaient remporté des succès dans les années 70 (pour le Larzac ou contre la centrale nucléaire de Wyhl en Allemagne) et les années 80 (par exemple contre les missiles atomiques), parce que de larges initiatives populaires reprenaient à leur compte les idées fondamentales de la non-violence active et mettaient en pratique l'action directe.

Dans les années 80, le parti des Verts nouvellement créé a absorbé

7. En 1974, une importante mobilisation transfrontalière s'est organisée en Alsace contre l'implantation d'une usine chimique de fabrication de plomb. Le 25 février 1975, le gouvernement français refusait à l'entreprise allemande CWM l'autorisation de construire l'usine prévue à Marckolsheim (note du traducteur). En français : <http://vorort.bund.net/suedlicher-oberrhein/marckolsheim-cwm-occupation.html>

8. Guillaume Gamblin, « La révolution au ras du sol – Non-violence en Allemagne », in *Silence*, 370, juillet 2009, et Wolfgang Hertle : « Objection de conscience et désobéissance civile en Allemagne », <http://anarchismenonviolence2.org/spip.php?article50>

beaucoup de forces extraparlémentaires. L'institutionnalisation des milieux contestataires a imprimé dans la conscience de la population l'acquis idéologique d'initiatives de base qui n'avaient souvent eu qu'une brève existence. Un grand nombre d'activistes ont trouvé, dans des alternatives constructives ou des lobbies, des emplois financés par des dons ou dépendant de subventions d'État. Le courant préconisant la violence (maoïstes ou autonomes) n'était pas une alternative à l'intégration rampante de l'opposition par la politique de parti ou le subventionnement étatique. Les mouvements de base ont pour tâche permanente le développement de méthodes d'action et d'organisation qui permettent la participation d'un grand nombre.

La campagne *X-tausendmal quer* (*X – des milliers de fois en travers ... des voies*) contre les transports de déchets nucléaires a pris forme en 1997 sur l'initiative de groupes non-violents décidés à s'organiser de manière indépendante avec des prises de position claires. Des groupes qui n'excluent pas la violence trouvent un avantage à ce que beaucoup de monde s'assemble autour d'eux. Des actions non-violentes par contre sont impossibles si par exemple on se met à jeter des pierres dans leur proximité immédiate. Après des actions chaotiques à Gorleben en 1995 et 1996, le choix des groupes non-violents n'a pas été de dénoncer ceux qui utilisaient la violence, mais de se « distancer » au sens littéral, c'est-à-dire de se mettre délibérément à distance. (Les « crochets allemands », qu'on connaît en France à travers l'affaire Coupat, n'ont rien à voir avec la campagne

X – des milliers de fois en travers. Lors des blocages non-violents, tout est fait pour que personne ne puisse être blessé. Même si techniquement les auteurs des actions sur les caténaires prennent soin d'éviter qu'il y ait des blessés, il subsiste un effet politiquement nuisible : que les voyageurs ne puissent pas comprendre le sens des retards ainsi occasionnés. Et cela d'autant plus que les responsables se cachent et ne s'exposent pas à la discussion.)

L'assentiment massif donné au blocage non-violent des rues devant la grue de déchargement du convoi Castor en 1997 à Dannenberg était la preuve d'un grand besoin de clarification. La population prête à protester voulait savoir quelles étaient les positions des autres manifestants et de quelle manière ils projetaient d'agir. Dans un camp de tentes bien organisé avaient lieu des entraînements ouverts à l'action non-violente ainsi que la formation de groupes chargés des relations. Des camps de cette sorte, proches des lieux de l'intervention, sont utiles pour permettre aux participants venant d'endroits différents de faire connaissance et de se préparer ensemble à l'action.

X – des milliers de fois en travers a utilisé les expériences du mouvement contre le stationnement des missiles nucléaires dans les années 80 et assimilé des apports critiques d'organisations écologistes et pacifistes. Les jeunes en particulier se sentaient plus libres dans les campings d'été et les congrès organisés par eux-mêmes que dans les organisations des adultes. La démocratie de base dans des groupes affinitaires, selon le principe du consensus, correspondait à leur sen-

sibilité politique. Les idées et les pratiques des groupes libertaires d'action non-violente ont pu atteindre ainsi des cercles bien plus larges et trouver leur application à des thématiques nouvelles comme la manipulation génétique, le développement de la militarisation et la critique de la mondialisation. C'est pour un renforcement réciproque de ces différentes campagnes qu'a été fondé le réseau souple Zugabe (« *Ziviler Ungehorsam-Gewaltfreie Aktion-Bewegung* » : Mouvement pour une action non-violente de désobéissance civile).

Au fil des ans, des parties du mouvement autonome et du mouvement non-violent se sont rapprochées. Pour le sommet du G8 en 2007 à Heiligendamm des accords pragmatiques ont été conclus sur les actions de blocage : renoncement à l'utilisation de la violence, acceptation de l'idée de non-violence. Tous les participants ont reconnu que c'était un succès d'avoir, par des techniques « douces » mais efficaces, réussi à bloquer massivement et pendant des jours tous les accès, et ce malgré les barrages de la police. D'anciens combattants de rue se sont désignés eux-mêmes comme post-autonomes, ce qui donnait à certains militants non-violents l'espoir que cette démarche vers la non-violence pourrait se prolonger encore.

Il ne faudrait pas mettre trop vite sur le même plan des situations et des lieux différents. Strasbourg n'est pas Heiligendamm ou même Gorleben. Les camps sont très utiles pour s'organiser et se préparer mais ils se prêtent aussi à de mauvais usages et à des détournements de sens. Au « village » strasbourgeois, le Block Nato a occupé pour

les préparatifs de ses blocages pacifiques son propre « barrio » (quartier). Ce qui n'était pas prévu, c'est l'étendue des conflits entre la police et quelques personnes du camp. Des militants non-violents devaient à plusieurs reprises intervenir contre des mises en scène « combatives », pour éviter l'évacuation du camp. Pendant la journée finale, il était impossible de reconnaître qui orchestrait, et à quelle fin, le chaos et la violence. Les affrontements violents près du pont de l'Europe ont eu pour conséquence d'empêcher les dix mille manifestants réunis du côté allemand à Kehl d'arriver à destination. Finalement, l'information sur les blocages de rues non violents qui ont été réussis a sombré elle aussi en grande partie dans les annonces d'incendies et de destructions.

Andreas Speck tire de ces événements la conclusion suivante⁹ : « Indépendamment de la question de savoir qui est exactement responsable de quoi, une telle situation contraint les mouvements sociaux – dans le cas de Strasbourg, le mouvement pacifiste – à une confrontation avec la police, une confrontation dans laquelle ils ne peuvent être que perdants. Il est important pour les pacifistes de trouver des réponses à ces problèmes. Une des réponses peut être l'organisation indépendante. Mais il y a le danger que celle-ci conduise à l'isolement et à la marginalisation. Une autre option serait la discussion avec les autres courants du mouvement, y compris

9. Andreas Speck : « Strasbourg – The organisers' viewpoint », *Peace News* (London), Nr. 2510, June 2009. Voir aussi : « On dealing with violence in one's own ranks ».

les Black blocs, pour parvenir à des accords pratiques et tactiques. Une des principales leçons de Strasbourg, c'est que les pacifistes radicaux et les organisations non-violentes radicales doivent communiquer plus : avec le Bloc noir, avec les personnes qui prennent en charge des tâches précises (p. ex. l'organisation d'un camp), avec le mainstream des organisations pour la paix et contre la guerre. »

Sur ce point je vois une autre priorité : familiariser autant de gens que possible avec nos analyses critiques et les encourager à se défendre. La radicalité ne consiste pas dans l'échange de convictions sur la nécessité de la révolution avec ceux qui pensent comme nous. La transformation de la société ne peut se réaliser sans une modification de la conscience des « citoyens ordinaires » et sans leur participation. Lorsque des mouvements de démocratie de base se laissent contraindre par le « Bloc noir » à une solidarité mal comprise, sous l'accusation de provoquer une scission, ils nuisent à leur propre cause, puisque l'opinion publique ne peut pas comprendre un tel comportement.

Ce qui par contre est judicieux, c'est de discuter avec les adhérents du « mainstream des organisations pour la paix et contre la guerre », c'est-à-dire avec ceux qui sont fondamentalement motivés, pour les amener à des analyses plus pointues et à des pratiques plus conséquentes. Avec eux, nous nous faciliterons la tâche de nous expliquer face à des citoyens qui ne sont pas politiquement actifs.

Une des conclusions politiques que je tire des événements de Strasbourg, c'est que nous devons dans

l'avenir organiser les actions de désobéissance civile dans nos propres camps, sur des lieux séparés, et demander aux participants une approbation claire des principes qui seuls rendent possible une action non-violente.

Terreur, vandalisme ou résistance politiquement justifiée ?

Qu'y a-t-il de plus autoritaire que d'empêcher par la violence d'autres personnes d'exprimer leur opinion ? Il est lâche de se cacher derrière la masse de ceux qui n'exercent pas de violence, mais sont par contre frappés par la répression. La violence peut-elle être émancipatrice, peut-elle aider d'autres personnes à prendre leur propre destin en main ? Où est, dans la violence, la part constructive, la part qui forme une communauté ? Quel sens cela peut-il avoir de lancer des pierres sur les policiers, d'incendier des maisons et des voitures, à qui cela peut-il donner du courage ? Est-ce que la violence aide à chercher des alternatives pour la production, la consommation et la vie en commun, est-ce qu'elle aide à commencer l'édification d'une nouvelle société sans domination ni exploitation ?

Les affrontements devant leurs maisons sont restés incompréhensibles pour les habitants du quartier du port à Strasbourg. Ils n'ont pas eu d'explication sur ce qui se passait, sauf que c'était ceux d'en face qui attaquaient et que la défense était légitime. Quel est l'argument politique exprimé par l'incendie d'un hôtel ou d'une pharmacie ? Ceux qui se tiennent entre les fronts doivent redouter d'être touchés par des pierres ou des gaz lacrymogènes

pouvant arriver n'importe quand, de n'importe quel côté. C'est là une forme de terreur, c'est-à-dire l'extension d'une peur généralisée qui a pour conséquence l'apathie politique ou l'appel à un État fort pour assurer la sécurité, le calme et l'ordre.

Qui se cache derrière les cagoules noires ? Certes pas seulement des agents provocateurs, mais aussi ceux que signalent des rapports de la police allemande. Ainsi, le 31 juillet 2009 sur le Südwestrundfunk¹⁰ : « Des policiers en civil auraient été déguisés en manifestants violents, ce qui aurait conduit à des affrontements inutiles avec des agents en uniforme qui n'auraient pas reconnu leurs collègues » (d'après un rapport secret du commandement de l'opération du sommet de l'Otan). « Cela se serait produit aussi parce que la police régionale, contrairement à la police fédérale, n'avait pas donné de mot de passe permettant aux fonctionnaires en civil de se faire reconnaître. »

Ce qui donne à réfléchir, c'est que désormais des « nationalistes autonomes » (!) sèment l'insécurité dans les rues, et que dans leur look noir uniforme et leur comportement agressif ils se distinguent à peine des autonomes « de gauche ». Quels que puissent être les mobiles des encagoulés, j'ai de la peine à m'imaginer que nous avons des buts communs : justice, solidarité et démocratie, construire ensemble une société sans violence.

Sur Internet on trouve quelques expressions autocritiques d'autonomes, qui peuvent laisser espérer qu'une réflexion a commencé. Sous le titre « Après avoir tout brûlé... » on lit entre autres :

« ... je ne pense pas que nos actions de ce samedi (et peut-être en général) vailent de prendre le risque de blesser grièvement des personnes... »

« ... les expériences de cette semaine m'ont laissé un sentiment de malaise et de confusion. Nous avons pris le dessus sur une marche pacifiste pour la faire ressembler à une guerre... Nous avons utilisé l'espace du campement, bouffé à la cuisine collective et chié dans les toilettes. Mais comparée aux événements et campements auto-gérés auxquels j'ai participé auparavant, notre implication dans le village s'est limitée cette fois-ci principalement à boire des bières, à nous retrouver discrètement pour de petites réunions d'actions fermées, ou à combattre les flics autour du campement, construire des barricades enflammées, et à faire que ça ressemble à une guerre... Et à travers tout ça je me suis retrouvée à me questionner de plus en plus sur la manière dont nos actions se reliaient à nos visions politiques, à nous-mêmes, à nos rencontres avec d'autres et à nos "valeurs"... »

« ... notre arrogance m'a perturbée. Je ne voyais pas d'intérêt autour de moi à participer au reste, à expliquer, ou au minimum à montrer une simple reconnaissance du fait de faire partie d'une dynamique commune. Une dynamique commune dans laquelle des gens qui se préoccupent de différents éléments permettent à une action globale de se mettre en place et d'avoir une force de frappe. La focalisation, peut-être le seul intérêt, était dans la confrontation violente. Et nous semblions regarder de haut toute personne qui le questionnait ou ne

10. SWR – chaîne publique de télévision et de radio (NDT). <http://www.swr.de/nachrichten/bw/-/id=1622/nid=1622/did=5193680/ouqjdd/index.html>

semblait pas immédiatement comprendre pourquoi nous agissions et pensions de cette manière.

« ...dans le même temps j'étais gênée par le manque de respect ou d'intérêt montré par les participants aux black blocs pour les autres participants aux actions anti-Otan, tout particulièrement parce que si un certain nombre d'entre eux auraient pu mener leurs actions à bien sans nous, nous ne pouvions entreprendre nos actions sans eux.

« Bien sûr, nous sommes "sexy", tous en noir, offrant une nouvelle pose de riot-porn aux caméras. Mais nous n'étions qu'une petite partie d'un ensemble. C'est d'ailleurs assez ironique que les participants aux black-blocs qui critiquent tellement les médias, soient aussi les premiers à accepter la tendance à faire du bris de vitrine et de l'incendie de poubelle l'unique focus de la journée. Il est pourtant important de reconnaître que sans l'infrastructure mise en place par les organisateurs du campement (que nous avons surtout consommée), sans le boulot extrêmement tendu de l'équipe légale qui a pu nécessiter certaines négociations avec les flics et le fait de créer des pressions politiques et juridiques (ce que nous méprisons), et sans la protection physique et politique offerte par la présence de milliers de manifestants dont beaucoup avaient des visions politiques et des manières d'agir différentes des nôtres, il n'aurait pas été possible de brûler la frontière, de détruire les caméras ou d'attaquer la police de la manière dont nous l'avons fait.

« J'ai vu des groupes de pacifistes, des personnes plus vieilles, des gens avec des enfants qui couraient dans

tous les sens terrifiés par les lacrymos, les flash-balls, mais aussi les pierres qui leur tombaient dessus (parce qu'il y a toujours des personnes qui ne regardent pas vraiment où elles lancent, ou des idiots qui tirent sur les premiers rangs depuis l'arrière.). Et pour la première fois je me suis demandé ce que l'on pouvait ressentir quand on était à l'extérieur du black-bloc.

« J'ai envie de sortir de nos milieux pour rentrer en contact, interagir et agir avec d'autres, pour trouver les terrains communs qui nous permettent de détruire ensemble la prison de néon et de plastique dans laquelle se comprime notre quotidien. Mais si nous nous mettons à fétichiser sans recul critique la combativité des bandes, des "banlieues", l'incarnation de la "rage du peuple", si nous orientons nos actions vers certains types de violence sans leur donner plus de contenu, alors nous ne devenons pas si différents des supporters de foot et des gangs qui se donnent un temps et un lieu pour un combat prévu (samedi après-midi à la manif, au lieu d'après le match !). Pour le dire simplement, il y a des dynamiques, des valeurs et des attitudes qu'il ne m'intéresse pas de reproduire, quelle que soit leur authenticité de "rue" ».¹¹

Quels groupes-cibles sont les plus importants pour de réelles transformations sociales ?

En premier lieu des hommes et des femmes qui rejettent radicalement le système politique et économique actuel ? Ou la majorité de ceux qui sont affectés par ce système et qui ne partagent que partiellement cette critique ? Il est sans aucun doute plus astreignant de débattre avec des gens qui sont sur des positions

¹¹ <http://ch.indymedia.org/fr/2009/07/70590.shtml>

conventionnelles sinon conservatrices que de discuter avec ceux qui partagent largement nos opinions. La transformation de la société, en particulier un bouleversement sans violence, demande un travail patient de conviction. Le mouvement libertaire non-violent s'adresse aussi et justement à des individus qui sont représentatifs de la société présente. À la multitude de ceux qui souffrent des conditions établies, mais qui ne sont pas (encore) conscients des causes et origines de leur souffrance, qui ignorent à qui elle profite et qui surtout ne savent pas que leur propre comportement (participer au lieu de résister) contribue à préserver un système qui se maintient par la force.

Des gens parviennent souvent à des convictions libertaires et non-violentes sans utiliser ces notions. La pratique révolutionnaire peut modifier de manière plus contagieuse que des slogans non suivis d'actes. Dans les derniers mois, deux mouvements ont connu le succès en Allemagne, celui contre les aliments génétiquement modifiés, et l'opposition aux terrains d'exercices de largage de bombes (le Bombodrome près de Wittstock). Ils montrent que dans un conflit concret des couches relativement conservatrices peuvent être mobilisées par des groupes non-violents au point que des parlementaires conservateurs sont finalement obligés de se joindre aux revendications de leurs électeurs. Ces processus, évidemment, ne transforment pas la société de fond en comble, mais à travers eux les gens apprennent que les conditions peuvent être transformées. Il s'agit de donner des impulsions pour changer les opinions

et pousser à l'action. C'est ainsi que la population allemande est à 64 % pour le retrait des troupes fédérales de l'Afghanistan. Dans la rue, jusqu'à présent, seule une petite minorité l'exige, dont la majeure partie vient de sectes politiquement insignifiantes. Les manifestations peuvent devenir ennuyeuses pour des militants qui tiennent à exercer une pression plus forte. Pour beaucoup elles constituent néanmoins un premier pas que peuvent suivre éventuellement des formes d'action plus radicales.

L'action directe et la désobéissance civile sont l'expression immédiate de victimes qui se révoltent et se défendent contre l'injustice. Elles inscrivent ainsi dans le quotidien de leurs lieux de vie et de travail des signes de contestation compréhensibles par tous. C'est là exactement le contraire des événements du pont de l'Europe à Strasbourg, où des engagés autoritaires et arrogants, mêlés à des agents provocateurs, ont mené un simulacre de combat contre la puissance armée de l'État. Ce qui eut surtout pour conséquence de faire disparaître le rejet justifié de l'Otan et de toute force militaire, exprimé par dix mille manifestants, dans la fumée des bâtiments incendiés et les nuages de gaz lacrymogène.

Wolfgang Hertle

(traduit par René Fugler)

Wolfgang Hertle travaille à l'Institut de recherche sociale de Hambourg et participe au journal *Graswurzelrevolution*, de tendance libertaire et non-violente.

